

La stèle en hommage à Robert Desnos, don de Julia Tardy-Marcus à la Ville de Massy.

Julia a habité un petit appartement au square de l'Alliance de 1958 jusqu'en 2002. En 1990, elle a commandé une stèle en l'honneur du poète Robert Desnos à une sculptrice de ses amies et l'a faite installer au bas de la résidence de l'Epine Montain. Selon ses dernières volontés, la stèle est devenue propriété de la Ville après son décès. Cela s'explique par les péripéties d'une vie d'artiste militante.



Julia Marcus, une exilée dans les tempêtes du XXe siècle

La collection de la danseuse allemande Julia Marcus rejoint les fonds dédiés à la danse moderne de la Bibliothèque nationale de France.

Les vies de Julia Marcus, partagées entre la danse et la littérature, l'art engagé et l'exil, trouvent leur sens dans un grand dévouement pour les causes artistiques. Née le 24 décembre 1905 à Saint Gal en Suisse, elle est l'enfant d'un père berlinois, juif, converti au protestantisme lors de son mariage, Otto Marcus – professeur de piano et écrivain –, et d'une mère protestante, Christine Brinck. Elle hérite d'une culture bourgeoise par son grand-père, médecin réputé, mais son enfance se déroule dans la pauvreté. Son père quitte le domicile conjugal lorsqu'elle a huit ans, laissant à sa femme la charge de leur fils et de leurs deux filles. Julia quitte l'école à la fin de la guerre, à treize ans, pour travailler dans une usine de broderies et suivre des cours de commerce le soir. Son appartenance au mouvement Wändervogel lui ouvre les horizons de la camaraderie et de la liberté de penser. Elle s'initie à seize ans à la danse grâce à une amie qui accepte pour sa confirmation de lui offrir des cours à la place d'un manteau d'hiver. Elle s'initie à la méthode Dalcroze auprès de Margrit Forrer-Birbaum. Forte de cette première expérience, elle part à Zürich en 1924 – elle est encore mineure –, où se trouve l'école de la mouvance labanienne, dirigée par Suzanne Perrottet. Elle finance ses cours en posant nue dans des ateliers d'artistes, dont celui du sculpteur Zimmermann. En 1925, elle rejoint la célèbre école de Mary Wigman à Dresde. Deux ans plus tard, elle est engagée dans le prestigieux corps de ballet dirigé par Lizzie Maudrik à l'Opéra municipal de Berlin, faisant ainsi partie ainsi de la première génération de danseuses modernes engagées au théâtre. Ce statut lui permet d'accéder à l'indépendance économique et de bénéficier d'un point de vue idéal sur la vie culturelle berlinoise. De nature curieuse et portée par ses rêves d'accomplissement artistique, elle vit au rythme trépidant de Berlin. Elle suit de près tous les arts de la scène, apprend la nouvelle notation du mouvement inventée par Rudolf von Laban, lit beaucoup, fréquente les intellectuels, et surtout – trait rare dans le milieu de la danse – s'engage en 1931 dans la cellule communiste de l'Opéra, à laquelle adhèrent également trois de ses camarades. Cet engagement est directement lié à un travail de création personnel qu'elle mène alors dans les cabarets berlinois. Douée pour la pantomime et la parodie burlesque, elle excelle dans la critique sociale et historique et dans la caricature des figures politiques et intellectuelles de l'époque. Ses solos mêlent de façon originale recherche sur le mouvement et vision ironique de la société. Elle se produit dans les cabarets de la bohème – la Catacombe, le Cabaret rouge, le Studio Schaeffer, le Cabaret Wespern –, mais aussi dans des soirées de solidarité ouvrière.

Cette vie prend fin en avril 1933 avec l'application de la « loi sur le redressement de la fonction publique » qui congédie les fonctionnaires juifs, communistes et socialistes. Julia est renvoyée en raison de son engagement politique. Avec ses amis de l'Opéra, Ruth Abramowitch et son compagnon Georg Groke, elle profite du Concours international de danse de Varsovie de juin 1933 – où elle reçoit un prix pour ses parodies – pour s'exiler. Francophile, elle choisit Paris, après avoir été tentée par l'URSS. Peu après son arrivée, elle donne des cours de gymnastique à l'écrivain Jean Prévost qui l'introduit auprès du Docteur Le Savoureux, psychiatre réputé et homme de lettres, qui dirige depuis 1914 un sanatorium installé dans l'ancienne maison de Chateaubriand - la Vallée aux loups –, au sud de Paris. Il loge la jeune femme durant deux années et l'invite à donner des cours de gymnastique et de relaxation à ses patients. Rapidement, elle rencontre de nombreuses personnalités du monde littéraire et politique rassemblées autour de

la Société Chateaubriand, fondée par le Docteur Le Savoureux en 1930.

Julia noue aussi des liens avec la scène parisienne. Elle présente plusieurs solos durant un an au Théâtre Michel dans la revue « Un coup de rouge » de Dorin et Saint-Granier, et, plus ponctuellement, dans un spectacle de variétés où chante Charles Trénet. Elle participe à quelques soirées de l'Académie Duncan, où se croisent d'autres exilés, et collabore aux conférences-démonstrations des Archives Internationales de la Danse, où l'on loue sa souplesse et son agilité. Mais face au public parisien, encore peu connaisseur du style moderne, ses parodies typiques de la gouaille berlinoise n'ont plus le même impact. Elle abandonne ses activités politiques et se rapproche des cercles littéraires. Elle rencontre le comique Jacques Tati au Théâtre Michel, qui fait un numéro dans la même revue qu'elle, déjeune souvent à Saint-Germain-des-Prés avec la bande du poète Jacques Prévert et fréquente le poète Robert Desnos et sa femme Yuki.

Mais une fois de plus, les événements stoppent ses élans. La menace de la guerre rend l'avenir incertain. Elle rencontre Mr. Tardy, ingénieur chimiste et métis, à l'occasion du « Bal nègre » qu'elle fréquente le week-end avec la bande de Jacques Prévert. Son mariage avec lui en octobre 1938 la protégera des lois antisémites et lui permettra d'échanger son visa temporaire contre un passeport français en juillet 1940. Durant l'occupation, elle « conjure » la peur en faisant une psychanalyse et travaille comme secrétaire bilingue... dans une entreprise allemande. Elle côtoie les acteurs du Grenier des Augustins rassemblés autour de Jean-Louis Barrault et se produit encore quelques temps dans des cabarets, donnant notamment une soirée en 1941 au Théâtre du Grand Palais avec Loie Fuller et Lisa Duncan.

Après la guerre, elle se plonge dans la mode existentialiste et fait de l'improvisation à « La cave en folie ». Mais une nouvelle génération de danseurs néoclassiques émerge – entre autres, la troupe de Roland Petit aux Champs Élysées -, qui rend impossible un nouveau départ. Julia continue alors de travailler comme secrétaire et donne libre cours à ses talents en devenant critique de spectacle et traductrice. Elle écrit avec brio pour le *Neue Zürcher Zeitung*, *Les Lettres Nouvelles* de Jean Paulhan et reste fidèle jusqu'à la fin de sa vie à la Quinzaine littéraire de Maurice Nadeau. Elle traduit plusieurs livres de Jean Paulhan et des ouvrages sur l'histoire allemande. Elle écrit aussi plusieurs nouvelles qui ne seront jamais publiées, un projet de ballet et de nombreuses notes autobiographiques. Lorsque le gouvernement ouest-allemand lui verse des indemnités pour son renvoi de l'Opéra par les nazis, elle crée un prix d'interprétation chorégraphique, dédié à son amie exilée Tatjana Barbakoff - connue à l'école Wigman et assassinée à Auschwitz -, et un prix de traduction de poésie, dédié à Nelly Sachs, poétesse marquée par la Shoah. Elle voyage beaucoup à la recherche de ses racines, écrit chaque année pour le Festival de théâtre de Berlin, retrouve ses amis Wandervögel en Suisse et séjourne en Israël, où se trouve une partie de sa famille.

Cet engagement dans la poésie, la traduction et les voyages, intense après le suicide de son mari en 1980, est comme une sorte de troisième renaissance créative au seuil de sa vie, après la critique littéraire et de spectacle. Elle décède le 17 juillet 2002 à Massy-Palaiseau, dans la banlieue sud de Paris, où elle habitait depuis plusieurs décennies. Elle aurait voulu fêter ses 100 ans en réunissant les amis de ses multiples vies dans une grande fête à Berlin.

Laure Guilbert

Biographie de Julia Tardy-Marcus rédigée par Laure Guilbert à l'occasion du dépôt des archives de Julia à la BNF.

Exil



EFFACEMENT

La machine à coudre. Première en 1930.

Dos voûté. Repli du plexus solaire. Regard étourdi, fatigué, penché sur le sol.

Une des mains amorce la courbe du corps en direction du sol.

Le corps s'incline vers un but, un objet, un tissu.

Le buste s'étire vers l'avant pour atteindre ce tissu.

Les mains l'agrippent.

Le corps ne se projette pas. Il reste focalisé sur ce tissu qui prend tant d'importance.

Un duel se prépare entre la femme et le tissu.

Julia Marcus arrête l'école à treize ans pour travailler dans une usine de broderie.

Julia Marcus raconte un jour que la machine à coudre fait partie du quotidien des prolétaires en Suisse, où elle est née, et incarne un symbole social.

Un autre jour, Julia Marcus décrit le solo de la Machine à coudre : « J'avais extrait des mouvements des couturières, ce qui me semblait être l'essence de leur geste, un mouvement répétitif et extrêmement rapide des pieds et je moulinais des bras avec un tissu. C'était une répétition jusqu'à l'épuisement et, en quelque sorte, un travail d'abstraction à partir d'une tâche laborieuse, ancrée dans la réalité du travail, une danse finalement très simple et dépouillée. »

Un journaliste suisse perçoit la triste figure d'une couturière avec son éternelle bande de tissu tournante.

Un professeur d'anatomie des années 30 décrit la technique de relâchement de Julia Marcus nécessaire à l'accélération de son mouvement.

Une journaliste française témoigne : « Les mains guident l'étoffe, les pieds manœuvrent jusqu'à l'épuisement, et la femme en noir de plus en plus affaissée tombe d'inanition et de fatigue. Cette danse n'est pas seulement une belle création humaine et compréhensive : elle est un chef-d'œuvre de technique et de rythme. »

Le solo de la Machine à coudre part d'un geste. Sa dramaturgie se construit à partir du déploiement de ce geste : l'acmé est l'apogée rythmique et le dénouement est signé par la chute du corps au sol. En se répétant, le geste s'accélère, se transforme et s'abstrait de la situation de départ. Mais avant le mouvement dansé, il y a citation d'un certain quotidien. Le motif chorégraphique s'inspire d'un geste du monde du travail, l'action de coudre. La chorégraphie ne se limite pas pour autant à l'esthétisation de ce geste : elle révèle les enjeux politiques, les rapports de forces inscrits dans ce geste. C'est du point de vue de la travailleuse, de l'ouvrière, que Julia Marcus met en scène ces rapports induits par le travail industriel productiviste. La frénésie rythmique dans laquelle s'emballe la danse renvoie à la pression de la rentabilité : décélérer serait une perte, une perte économique pour les uns, une perte d'emploi pour les autres. Cette danse s'inscrit ainsi plus largement dans une réflexion socio-économique et politique sur les conditions de travail. Elle prend position sur la question de l'aliénation des plus pauvres. Le solo de la Machine à coudre illustre la façon dont la technique de la danse de Julia Marcus est employée pour exposer des rapports de pouvoir : sa virtuosité est au service de sa critique.

Julia Marcus (1905 - 2002) s'est formée à la danse moderne dans la Suisse et l'Allemagne des années vingt. Tout en appartenant à cette modernité chorégraphique, elle en déplace les limites par les choix qu'elle opère pour composer, produire et représenter ses danses. Julia Marcus n'est qu'un exemple parmi les nombreux danseurs et danseuses qui, dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres, ancrent leurs pratiques chorégraphiques dans des réflexions et des partis pris politiques. Cependant, réduire l'étude de ces pratiques à un rapport entre danse et politique semble d'emblée insuffisant. L'idée même de rapport suppose en effet d'envisager politique et esthétique comme deux sphères séparées ayant leurs logiques propres. Elle rend donc problématique, voire impossible, l'idée selon laquelle la danse est en elle-même politique.

Or, une enquête sur les danseuses et danseurs engagés à gauche dans l'Allemagne des années vingt révèle un autre partage politique : ce ne sont pas ces démarches artistiques manifestant des positionnements politiques de gauche qui ont été retenues par l'histoire de la danse. Est-ce que ces danses, trop liées aux problématiques de leur temps, étaient vouées à une absence de postérité ? Est-ce que leur positionnement artistico-politique était trop situé pour être compris par les générations futures ?

Telles étaient mes premières questions lorsqu'en 2010 je découvrais à Berlin quelques photographies de Julia Marcus. La chorégraphe et chercheuse en danse Yvonne Hardt partagea un ensemble de photocopies du matériel récolté pour sa recherche sur les « corps politiques » sous la République de Weimar. Ce n'était là que des traces encore troubles et souvent altérées par les différentes reproductions d'images. Elles révélaient l'effacement ; l'effacement de certaines danses du passé et leur recouvrement par d'autres danses qui elles, sont transmises, incorporées ou transformées à travers des héritages souterrains. C'est précisément le statut de ces documents et la difficulté parfois à les déchiffrer qui m'a encouragée à approfondir la question institutionnelle et épistémologique de la construction des savoirs dans les études en danse. Ainsi, plutôt que d'opposer artistes apolitiques et artistes « engagés », mon attention s'est portée sur les choix artistico-politiques qui, dès l'époque, situent certaines personnalités en dehors des circuits de la reconnaissance institutionnelle ; quels choix déterminent des prises de position qui excluent des circuits de la mémoire ?

Marion Sage

Extrait de ma thèse « Critiques de danse et danses critiques », soutenue en juin 2017.

<http://www.marionsage.net/pièces/exil>

Yvonne Hardt, Politische Körper, Ausdruckstanz, Choreographien des Protests und die Arbeiterkulturbewegung in der Weimarer Republik, Münster, LIT Verlag, Tanzwissenschaft, 2004, p 123.

Isabelle Launay et Christophe Wavelet, « Danser pieds nus. Entretien avec Julia Marcus », in Vacarme, n 4-5, novembre 1997, URL : <http://www.vacarme.org/article1157.html>.

Selkis, « Tanzabend Julia Marcus », Tages-Anzeiger, sans date.

Paul Bellugue, « Julia Marcus et sa technique », Les Archives Internationales de la Danse, novembre 1935, p 22.

Anita Esteve, « Les samedis de la danse. Julia Marcus », Le Populaire, 20 mars 1936, p 4.

Marion Sage, « Sur les traces d'un cheval en résille. Enquêter, monter et fictionner à plusieurs voix »

Ce montage sonore part d'une histoire que je me remémore.

C'est le souvenir de l'enquête menée sur les traces de la danseuse, cabarettiste, humoriste Julia Marcus (1905-2002). Cette recherche a commencé en 2010 à Berlin et s'est prolongée sous la forme d'une thèse en danse écrite entre Lille et Paris jusqu'en 2017.



Devant moi, pendant l'enregistrement, il y a quelques traces, des bouts d'archives sélectionnés. C'est à partir d'eux que je me souviens de la rencontre avec cette femme, simplement, comme on parle d'un grand-parent. En convoquant sa voix par la lecture de témoignages écrits. Et puis, il y a ces lieux, ceux qu'elle a habité, avec leurs histoires multiples. Et les personnes qui l'ont connue, avec qui j'ai pu fouiller. Les chants d'autres femmes fréquentant les mêmes cabarets. Enfin, une discussion à bâtons rompus autour de photographies du solo *Le cheval de Fiacre* que Julia Marcus danse à Paris entre 1939 et 1941.

J'aime bien les hésitations et les langueurs qui se glissent dans la parole du souvenir.

Les éléments sont évoqués dans un ordre qui nous surprend.

La parole du souvenir renvoie à une certaine créativité de la mémoire.

Cette parole semble déjouer les cohérences articulées d'un discours mûri.

Et puis, le temps du montage suit.

Comment le montage continue-t-il à refuser la volonté d'un tout cohérent ? Comment le travail de coupes et collages livre-t-il des informations en renonçant à une certaine logique d'énonciation des faits ?

La manière de composer le récit oral permet-elle de faire ressortir une méthodologie sans que celle-ci soit clairement explicitée ?

Crédits

Composition : Marion Sage avec les échanges et le mixage d'Anne Lepère

Chansons / archives sonores par ordre d'apparition :

Blood de Annette Peacock ;

La chasse à l'enfant de Marianne Oswald ;

O Solitude – Birds on a wire de Rosemary Standley et Dom la Nena ;

Les bruits de la nuit de Marianne Oswald ;

Jean-Louis Barrault mime « le cheval », archives INA ;

La fourmi de Juliette Gréco

Archives autour de Julia Marcus par ordre d'apparition :

« *Wer langsam ist, denkt auch langsam*, l'histoire vécue par Julia Marcus », entretien de Julia Marcus par Sabine

Hommages

Notre amie et collaboratrice Julia Tardy-Marcus est décédée le 17 juillet.

Elle assurait dans La Quinzaine littéraire la rubrique de la Danse et des Festivals de langue allemande. La veille de son accident cérébral elle était prête à partir pour le Festival annuel de Berlin.

Avec Julia, je perds une amie de longue date. Je l'ai vue pour la première fois en 1934 lors d'une séance récréative de la Ligue communiste, rue de Lancry, où elle passait sur scène après Jean-Louis Barrault et le mime Marceau. Elle exécuta un époustouflant numéro de danse expressionniste, «la Machine à coudre», que nous avons souvent évoqué ensemble ces années passées.

C'était l'époque où beaucoup d'intellectuels et de militants allemands étaient expulsés par Hitler ou choisissaient l'exil. Julia Marcus était chassée de l'Opéra de Berlin, comme communiste, comme Juive et comme artiste s'étant permis de caricaturer Hitler dans un exercice de danse expressionniste.

A Paris elle se lie d'amitié avec Youki Desnos et fréquente un milieu où elle rencontre, outre Robert Desnos, Jacques Prévert et leurs amis du groupe Octobre. Elle vit professeur de gymnastique, avant d'acquérir nationalité française par son mariage avec Daniel Tardy en 1938.

Nous nous revoyons aux Lettres Nouvelles, en 1953. Elle y donne une chronique de danse et se renseigne sur des auteurs susceptibles d'être traduits en allemand. Elle a naturellement sa place à La Quinzaine littéraire. La danse contemporaine, Pina: Bausch; Merce Cunningham l'intéressent au premier chef; mais aussi le théâtre de langue allemande et ses Compagnies fameuses.

Le nouvel Etat allemand, reconnaissant les torts de l'ancien à son égard, lui a de passer ses dernières années dans une aisance relative. De ses deniers elle fait élever à Massy où elle réside une stèle à la mémoire de Robert Desnos que nous sommes allés inaugurer avec quelques-uns de ses anciens et nouveaux amis. Depuis longtemps intéressée par l'entreprise de traduction et par les traducteurs - elle a assisté le grand « passeur » qu'a été Tophoven - elle fonde avec François-Xavier Jaujard le prix Nelly Sachs dont on souhaite qu'il puisse continuer sans elle.

Julia était une grande voyageuse. Elle a passé beaucoup de son temps en Allemagne en Suisse, en Israël. Elle y laisse dans la tristesse des membres de sa famille et de nombreux amis.

Adieu, Julia ! Nous t'avons beaucoup aimée.

*Maurice Nadeau - la Quinzaine Littéraire n° 837 -
1er-15 septembre 2002*



Ses amis de Massy
ont la tristesse d'annoncer le décès de
Julia TARDY-MARCUS.

Elle avait traversé le siècle et sa mémoire prodigieuse nous le restituait : figures mythiques du théâtre et de la danse du Berlin des années trente, poètes du Paris des années quarante-cinquante. Toujours entre Paris et Berlin, Israël et autres lieux, elle était restée ancrée à Massy parmi ses amis de l'Épine-Montain, qui gardent au cœur le souvenir des réunions chaleureuses dans son petit appartement encombré de livres.

Carnet du Monde



Julia Markus

Aztekischer Tanz

La passion de la danse

L'ANCIENNE DANSEUSE Julia Tardy-Marcus est morte mercredi 17 juillet, à l'âge de 96 ans, dans la région Parisienne.

Née de parents allemands en décembre 1905 à Saint-Gall, en Suisse alémanique, Julia Marcus est destinée à une vie provinciale rangée. Mais son appétit de vivre et son charme en décident autrement. Douée pour la danse, elle entre en 1927 au Städtische Oper de Berlin. Cette réussite ne lui suffit pas. Elle adhère au PC allemand et crée un spectacle de Danses grotesques où elle parodie Hitler et les puissants du moment. Communiste, artiste dévoyée, ayant de plus une ascendance juive, elle est congédiée de l'opéra de Berlin en 1933. Elle se réfugie d'abord en Pologne, puis à Paris en décembre 1933.

A MONTPARNASSE

Les premières difficultés pour survivre une fois surmontées, Julia Marcus trouve vite son chemin dans les milieux intellectuels parisiens. Rapidement à l'aise dans la langue française, bien accueillie dans le monde international de Montparnasse, elle est proche de Desnos et de Prévert, ainsi que du groupe Octobre. De 1934 à 1936, le docteur Le Savoureux l'engage comme professeur de gymnastique à la Vallée aux Loups, clinique où viennent se reposer nombre d'intellectuels. Elle y rencontre entre autres Jean Paulhan. La danse reste cependant sa passion profonde. Elle monte un nouveau numéro de danses grotesques dans un cabaret franco-allemand, La Lanterne. En 1936, elle danse dans Numance, créé par Jean-Louis Barrault. Son mariage avec Daniel Tardy en 1938 lui donne la nationalité française. Elle passe les années d'occupation à Paris, sur le qui-vive mais sans être inquiétée.

Après la libération, Julia Tardy-Marcus reste à Paris et adopte pendant un demi-siècle le rôle de passeur intellectuel et artistique. Dans les années 1960-1970, comme conseillère littéraire dans une grande maison d'édition allemande, elle propose les livres français susceptibles d'être traduits en allemand. En 1988, elle fonde, avec Anne Wade Mintowsld; le prix Nelly-Sachs, qui distingue chaque année une traduction française de poésie étrangère. Si elle ne danse plus, elle se passionne pour les innovations de la danse contemporaine, à laquelle elle consacre régulièrement des articles. Julia Tardy-Marcus n'a cessé d'observer, de commenter et d'agir.

Elisabeth Serman

*pour l'association Les Amis de Robert Desnos
Le Monde / Samedi 27 juillet 2002 / page 12*

Bulletin de liaison des habitants de l'Epine Montain

Ses amis de Massy ont la tristesse d'annoncer le décès de Julia TARDY-MARCUS. Elle avait traversé le siècle et sa mémoire prodigieuse nous le restituait : figures mythiques du théâtre et de la danse du Berlin des années trente, poètes du Paris des années quarante - cinquante. Toujours entre Paris et Berlin, Israël et autres lieux, elle était restée ancrée à Massy parmi ses amis de l'Epine Montain, qui gardent au cœur le souvenir des réunions chaleureuses dans son petit appartement encombré de livres.

Carnet du Monde, fin juillet 2002



Hommage à Julia Tardy-Marcus

Julia Tardy-Marcus est décédée le 17 juillet dernier à l'âge de 96 ans. Elle habitait notre résidence depuis sa création en 1958. Et elle en était la doyenne. Les anciens la connaissaient donc, mais aussi beaucoup de nouveaux. Car, jusqu'au bout, elle discutait volontiers avec ses voisins et participait aux réunions et fêtes de la résidence. En 1991, elle avait édifié à ses frais le mémorial au poète Robert Desnos qui se trouve sur un terrain de la résidence, en bas de la rue de l'Epine Montain. Malgré son âge, elle demeurait étonnement active : soutien à des enfants du Tiers Monde et à de jeunes artistes ; parrainage d'un prix littéraire récompensant le meilleur traducteur de poèmes. Elle suivait toujours de près l'actualité de la danse dans le cadre d'une fondation allemande et des articles qu'elle écrivait pour la *Quinzaine littéraire*. Sans parler de ses voyages ou de sa participation à toutes sortes de manifestations poétiques ou commémorations...

C'est pourquoi l'A.F.A.C., en collaboration avec Les Amis de Robert Desnos, lui rend hommage en organisant la cérémonie du 21 septembre en son honneur et en consacrant ce bulletin à sa mémoire.

Francine Noel, Présidente de l'A.F.A.C.

A.F.A.C.

N°4 - septembre 2002



• Une artiste nous a quittés

Elle aimait la danse, la poésie et les êtres. Julia Tardy-Marcus est partie, le 17 juillet 2002, à l'âge de 96 ans. Doyenne de la résidence de l'Épine Montain, où elle vivait depuis longtemps, elle y laisse l'image d'une femme étonnamment vive, curieuse jusqu'au bout de l'actualité du monde et des autres.

Une vie pleine de rencontre

Née à Saint Gall, en 1905, en Suisse alémanique, sa vie fut riche de rencontres et de flammes. A 13 ans, Julia découvre la danse, une passion vissée au corps qui ne la lâchera pas. Femme de tempérament, elle adhère au parti communiste allemand et crée un spectacle de 'Danses grotesques' où elle parodie Hitler. Congédiée de l'Opéra de Berlin, considérée comme mi-juive, elle quitte l'Allemagne et arrive à Paris en 1933. Elle y fait, entre autres, la connaissance de Youki et Robert Desnos qui deviennent des amis intimes et qu'elle accompagnera

dans la résistance. En 1938, elle épouse Daniel Tardy, traducteur scientifique, et obtient la nationalité française. Toujours en phase avec la danse contemporaine, elle monte des chorégraphies et écrit des articles. Amoureuse de la poésie, elle fonde en 1988, avec Anne Wade Minkowski, le prix Nelly Sachs destiné à distinguer chaque année une traduction française de poésie étrangère.

Hommage à Robert Desnos

En 1991, c'est elle qui a édifié le mémorial au poète Robert Desnos, rue de l'Épine Montain. Zürich, Berlin, Massy,... partout, Julia avait des amis. Et même si parfois son 'sans-gêne' les embarrassait - elle ne se privait pas de faire ses commentaires à haute voix - aujourd'hui, leur cœur chavire de tristesse.

Réunis le 21 septembre, Vincent Delahaye, les habitants du quartier, l'AFAC et les "amis de Robert Desnos" lui ont rendu un vibrant hommage ■



Julia Tardy, lors de l'inauguration de la stèle en 1990.

Souvenirs et témoignages recueillis par l'AFAC en 2002

Le questionnaire de Proust

Le principal trait de mon caractère :

La dissipation, la folie, la fantaisie, l'originalité. La spontanéité aussi. Je suis impulsive, il faut que je donne libre cours à mes pulsions physiologiques, physiques.

Mais dans un sens, je suis assez protestante. J'ai horreur du mensonge. Quand je sens que quelqu'un me raconte des bobards, ça me déplaît.

Je n'en faisais quand même qu'à ma tête. Quoique être Wandervogel, à ce moment là, c'était original, mais je n'étais pas la seule... Avoir gagné sa vie en faisant le modèle chez des peintres, je n'étais pas la seule non plus... J'ai fait une psychanalyse, d'autres l'ont fait. J'étais membre du parti communiste, je n'étais pas la seule non plus. Il n'y a rien que d'autres n'aient fait. Mais ce n'était pas courant-courant. Et ce n'était pas courant-courant non plus d'être mariée à un homme de couleur étant blanche. Blanche comme neige. Mais au fond, c'est vouloir vivre... comme dit Herrmann Hesse dans Demian : Ich wollte doch nichis als leben, so wie es aus m/r herauswollte, darum war es so schwer. J'ai toujours voulu vivre comme c'était spontané en moi. Voilà.

La qualité que je désire chez un homme, que je préfère chez une femme :

L'intelligence.

Ce que j'apprécie le plus chez mes amis :

La bonté et l'attention. Et puis la fidélité.

Chez les Wandervogel, il y avait la qualité de l'amitié, et la fidélité était formidable. Ou bien Youki Desnos, une femme qui a fait les 400 coups, mais en amitié, elle était fidèle d'une manière extraordinaire.

Parfois je me demande, pour quoi tu as été contente d'avoir été dans ce monde. Et je me dis, j'ai vraiment connu quelques êtres et je suis contente d'avoir été sur terre pour les avoir connus, tellement je les apprécie.

Mon principal défaut :

D'abord, je dis oui à tout; et puis quand je sens qu'il y en a trop, je donne des coups qui sont trop forts.

Ce sont des choses qui datent de mon enfance. Un jour, j'ai fait une fugue, j'ai fichu le camp. Je ne sais plus quel âge j'avais, mais toute la journée, j'étais absente et naturellement ma mère s'est fait dit mouron. Quand je suis revenue, ma mère m'est tombée dessus. Elle m'a frappée, ce qu'elle ne faisait jamais. D'énervement, de

désespoir, je comprends. Alors moi, je lui dis : Jetzt ist aber genug, Je l'ai dit d'un air tellement convaincu qu'elle a compris, je crois. Alors dans ma vie, quand je trouve qu'il y en a assez, c'est moi qui tappe, moi-même.

Mon occupation préférée :

Rêver.

Lire, communiquer. Ecouter de la musique.

Souvent, je pense à ma sœur. Elle me disait, Wenn mir langweilig wird, dann denke ich mir etwas Schönes aus. Alors souvent, quand je suis seule, je pense à ma sœur. Je lui dis, Dora, was soll ich mir ausdenken. Dans un sens, c'est du rêve, rêve éveillé.

Mon rêve de bonheur :

Dans un sens, mon rêve de bonheur aurait été, maison, enfant, mari, dans un sens, c'était ça. Et justement, ce qui m'a empêchée, c'était la dualité avec la danse. La danse, c'était mon absolu. J'étais très ambitieuse, j'aurais voulu être une danseuse mondialement connue, je ne l'étais pas, mais enfin, je l'étais un petit peu...

Si je suis plus en paix avec moi ? Bien obligée. Bien obligée.

Mon plus grand malheur :

C'est de perdre ceux que j'aime.

Ce que je voudrais être :

J'aurais voulu être grande, grande. Eh bien tant pis, il faut que je m'adapte à moi-même... Mon analyste me disait, vous voulez toujours avoir plus, et vous n'aurez jamais plus.

Le pays où je désirerais vivre :

Là où on me fout la paix. Et on me fout la paix ici. Qu'est-ce que je veux de plus. Ici, j'ai tous mes droits civiques, j'ai mes quatre murs, sauf le voisin qui m'énervé un peu mais enfin, il est ce qu'il est.

La France; c'est là où finalement j'ai pris le plus racine. Pour revenir en Allemagne, il aurait fallu que j'aie une motivation, que j'ai eue à un moment donné, et qui n'est plus, c'est la vie. En Suisse, tous mes amis sont morts, j'ai une seule amie Wandervogel. Dans un sens, le seul endroit où il y a vraiment la paix ou l'intense joie le de la paix, c'est En Gedi; c'est vraiment magnifique. Une soirée à la Mer Morte, et je crois à la paix mondiale. Evidemment, maintenant avec les kamikases...

Ce que j'ai toujours aimé comme enfant, c'est la langue française. La marraine de ma sœur chantait les chansons de Jacques Dalcroze, bien avant Hitler. C'est une langue que j'aimais. Quand je suis venue ici en 33, j'ai pris ça positivement d'aller dans un pays où on parlait une langue qui me plaisait. Ça m'a beaucoup aidée dans l'émigration. Quand je suis en Allemagne, on est bien avec moi, et l'Allemagne est ce qu'elle est... mais au bout d'un moment je m'ennuie de la langue française, elle me manque. C'est une musique qui me manque.

La couleur que je préfère :

J'aime le vert.

La fleur que j'aime :

Peut-être la rose. J'aime aussi l'œillet, parce que ça sent très bon.

Oiseau que je préfère :

Le rouge-gorge.

Dans les légendes du Christ de Selma Lagerlof, il y a une histoire qui est très très jolie, c'est le rouge-gorge. Le Christ est en croix et souffre et il y a un rouge-gorge qui arrive et qui essaye, avec son bec, de lui tirer des épines de la tête pour le faire moins souffrir. A ce moment, le sang du Christ va sur cet oiseau, et de là date le rouge-gorge. C'est très beau.

Mon auteur favori en prose :

Les Allemands : Goethe et Schiller, Thomas Mann, Theodor Fontane, Kleist, Kafka. Les Français : Stendhal peut-être, Balzac, La Fontaine et puis Les lettres persanes de Montesquieu que je lis en ce moment. Dostoïevski chez les Russes.

En fait, je passe ma vie à lire. Depuis 20 ans, depuis que ce brave Tardy n'est plus là, ma principale occupation, c'est la lecture. J'ai toujours lu, beaucoup, j'ai toujours été «eine Leserate», comme disait ma mère, déjà enfant. D'ailleurs, si on avait eu l'argent, je serais devenue germaniste et pas danseuse «deutscher Aufsatz» était ce que je faisais de mieux.

Depuis que j'ai Essen auf Rädern, j'ai la matinée libre. C'est très agréable dans un sens mais dans un autre, ça te crétinise. Quand tu veux manger, tu mets le cerveau en route, en te disant qu'est-ce que je veux manger, qu'est-ce que je vais acheter... Alors que là, tu attends. Tu attends qu'on t'apporte, en un sens, ça te crétinise....

Mes poètes préférés :

Rilke, Schiller.

Verlaine, Rimbaud, Baudelaire. J'aime beaucoup les Haikus. Mon Lieblingsgedicht, c'est Die drei Zigeuner de Niklaus Lenau. Drei Zigeuner fand ich einmal, liegend an einer Weide, als mein Fuhrwerk mit müder Qual...

Alors voilà, quand je dois attendre quelque part, attendre le bus ou autre chose, quand je suis assise sur un banc ou quand je m'ennuie, je me récite ce poème pour me dire qu'il y a autre chose en tête que la vexation d'attendre.

Samedi, il y a le marché de la poésie, place Saint-Sulpice, alors je vais y aller. En ce sens-là, mon ami Günther Metken me manque beaucoup, parce que j'avais l'habitude, tous les jours vers six heures, quand le tarif réduit commençait, de lui réciter un poème à travers le téléphone. Ein sehr guter Zuhörer, il écoutait vraiment. Et ça me manque, maintenant. C'est dur pendant la journée, mais à six heures... d'abord, je cherchais un poème, et puis je le lisais. Et maintenant, je le lis à moi-même, qu'est-ce que tu veux que je fasse.

Mes héros et héroïnes favoris dans la fiction :

Scarlett ? Un peu, quoique. Et puis la malheureuse dans Guerre et Paix qui a cette vision dans le train... Il y en a un qui l'aime à la folie et l'autre... Je crois que c'est Natacha.

Mes compositeurs préférés :

Mozart, naturellement. Beethoven, évidemment, Brahms, Bach, les trois B, Bartok et Kodaly. Schönberg, un peu. Weil. Eisler.

Il y a peu de temps, sur Arte, il y avait Boulez qui dirigeait Schönberg. C'était un peu difficile mais très beau. Et au mariage en Israël, curieusement, ils ont joué Les feuilles mortes, et puis après, Weil, des mélodies de l'Opéra de Quat'sous. C'était mes dernières impressions.

Mes peintres favoris :

Van Gogh, Gauguin, peut-être Degas.

Dürer, Caspar David Friedrich; et puis celui qui a peint Der Isenheimer Altar, Mathias Grünewald...

Caravache, la décollation de Saint-Jean.

Mes héros dans la vie réelle :

J'aimais beaucoup Mendès-France, Robert Badinter aussi.

Galilée, revenu en Italie malgré l'inquisition pour défendre ses idées, son principe.

Und sie bewegt sich doch.

Mes héroïnes dans l'histoire :

Rosa Luxemburg.

Mes noms favoris :

Nora. Otto, parce que mon frère s'appelait Otto.

Ce que je déteste par dessus tout :

Le mensonge.

Caractère que je méprise le plus :

La lâcheté.

Il y a un côté lâche en moi Par exemple, quand maman a commencé son agonie, je suis sortie de la pièce, je suis allée à la rue, j'ai fui. Mon réflexe, c'est de fuir. Une fois en bas, je me suis dit, non, tu dois pouvoir assister, alors je suis remontée. Cette agonie, c'était comme un train qui veut monter une côte et ne peut plus. Dans un sens, j'ai toujours souhaité la mort de ma mère, enfant déjà, plus tard je comprenais. En ce sens, je suis une vraie Allemande, j'ai un souhait de mort en moi.

Dans la situation actuelle, avec les Talibans, je me rends compte que le guerrier est là. L'homme doit être un guerrier, autrement il n'est rien. Et on y va, de nouveau.

Le fait militaire que j'estime le plus :

Pent-être Wilhelm Tell, les Suisses qui se sont débarassés des Autrichiens.

La réforme que j'admire le plus :

Le protestantisme.

Ma mère était protestante et papa s'est converti au moment de se marier.

Le don de la nature que je voudrais avoir :

J'aurais beaucoup aimer chanter. J'ai dansé, mais je sentais que chez une chanteuse, ça sortait comme ça, c'était formidable.

Comment j'aimerais mourir :

En dormant.

Etat présent de mon esprit :

Je suis fatiguée. Entre le désespoir et.... Je suis toujours en colère... Et j'accepte pas, j'accepte pas.

Je suis très envieuse. Parfois, je maudis la psychanalyse parce que j'interprète, j'interprète, j'interprète à travers.

Fautes qui m'inspirent le plus d'indulgence :

Si quelqu'un baise beaucoup, si c'est une faute par ailleurs...

Avoir la tête ailleurs. C'est une fuite comme une autre.

Ma devise :

C'est la vie.



Massy, juin-octobre 2001.

Propos recueillis au téléphone Berlin / Massy.

Souvenirs de Jean-Louis Colliot-Thélène, Regine Denstaedt, et leur fille Céline le 16 septembre 2002

Lorsque nous sommes arrivés à l'Epine-Montain en 1982, il ne fallut pas longtemps à Julia pour apprendre l'arrivée d'un couple où la femme était d'origine allemande. Elle vint frapper à notre porte, et ce fut le début d'une longue amitié.

La ville de Berlin nous reliait. Regine est née et a grandi à Berlin-Ouest, avant de venir à Paris en 1971. Julia avait vécu à Berlin des années passionnantes mais brèves avant 1933. Elle y avait alors rencontré plusieurs figures artistiques mythiques, peu connues en France (sauf Brecht) mais bien connues des amis de l'art en Allemagne ; et elle avait eu des succès artistiques, tant à l'Opéra de Berlin que sur la scène des cabarets, où elle était une adepte de la danse dite grotesque.

Après la guerre, Julia était retournée à Berlin et y avait de nombreux amis. Certains étaient des amis de son jeune âge, comme Groke avec qui elle avait dansé à l'Opéra de Berlin et qu'elle retrouvait une fois par an pour des vacances. D'autres étaient plus jeunes, l'une étant pour elle comme une fille adoptive. Chaque année, elle allait à Berlin pour un marathon théâtral (une pièce de théâtre ou un ballet chaque soir pendant quinze jours, sur lesquels elle écrivait ensuite des comptes rendus).

En quelque sorte cela la changeait peu de son rythme de Massy, car jusqu'à une époque récente elle traversait vaillamment la passerelle pour aller participer à la vie culturelle parisienne, il nous semble de façon quotidienne. Je me souviens d'un soir où elle m'a emmené voir Gisèle à l'Opéra Garnier, elle pas peu fière de sortir un presque encore jeune homme.

Elle était partante pour toutes les aventures. Non contente de ses voyages réguliers en Allemagne, en Israël et parfois en Angleterre, elle aurait aimé accompagner ses amis dans toutes leurs pérégrinations. En 1990, nous passâmes une année en Amérique, et elle vint passer dix jours chez nous dans la maison que nous louions à San Francisco, et que nous partagions avec un collègue allemand.

Comme ce collègue, elle avait une mémoire prodigieuse, et je me souviens avec envie, moi qui n'ai pas ce genre de mémoire, de soirées où l'un et l'autre recitaient des dizaines de poèmes. Sa mémoire (d'auto-dicte ?), dont elle nous faisait profiter, s'étendait à d'autres domaines ; par exemple, elle qui n'avait pas de piano, était encore capable de nous jouer des mor-

ceaux entiers sans avoir besoin d'une partition.

Elle avait partout des amis, et à San Francisco elle nous emmena voir une vieille connaissance avec qui elle partageait cette langue incroyable : le suisse allemand, ou plutôt l'un des nombreux dialectes que l'on désigne ainsi.

Quand nous l'avons connue, elle avait presque quatre-vingts ans, mais c'était encore une femme pleine de vigueur ; Voulant un jour montrer à notre fille qu'elle pouvait comme elle sauter à la corde, elle se déchira un muscle.

Bien sûr elle avait ses rites. Quand elle n'allait pas prendre le thé au Ritz avec une vieille copine, elle nous appelait à intervalles réguliers pour arranger une sortie au restaurant, le soir. Combien de fois sommes-nous allés avec elle au « chinetoque », où elle ne prenait pas de dessert mais picorait dans le gingembre confit que je commandais. Le restaurant était l'un des lieux où son sans-gêne nous embarrassait parfois : Julia ne se privait pas de faire des commentaires à haute voix. Je me souviens d'une autre occasion, à l'Opéra de Massy.

Un autre rite qui nous tenait à cœur était le goûter de décembre, avec ses amis Vladimir et Senta Itchenko, Roland et Yvonne Itey, et quelques autres. Elle aimait les choses sucrées, et Regine se souvient comment, lorsqu'elle préparait la « rote Gruetze » (une compote de fruits rouges bien connue dans les pays de langue germanique), Julia disait : « C'est comme chez Maman ».

En 1990, lorsque nous quittâmes Massy, Regine et moi qui avions courageusement, en bon soixante-huitards attardés, concubiné de longues années, nous résignâmes au mariage pour des raisons pratiques. Julia fut l'un de nos témoins.

Nous la vîmes encore très souvent après notre départ de Massy, il me semble autant que lorsque nous étions à l'Epine-Montain. Nous avons vécu ses dernières années, et aussi parfois ses appels téléphoniques angoissés, les bas, quand elle craignait de ne plus pouvoir se déplacer, ses jambes de danseuse ne la portant plus, mais aussi les hauts, lorsqu'elle trouva le moyen d'aller passer trois semaines sur les bords de la Mer Morte pour prendre des bains de boue, comme les dames du temps jadis allaient prendre les eaux, et ce un mois avant l'accident qui devait l'emporter.

Quand Julia Tardy-Marcus découvrait la France à la Vallée aux Loups

Julia Marcus avait quitté précipitamment l'Allemagne en 1933 chassée de son emploi de danseuse à l'Opéra de la ville de Berlin (Städtische Oper Berlin) par l'arrivée au pouvoir d'Adolph Hitler et du parti national-socialiste. Elle avait alors 28 ans et venait de s'illustrer au grand concours de danse de Varsovie en y remportant le premier prix de danse humoristique. Mais au retour, alors qu'elle s'appropriait à franchir la porte d'entrée des artistes de l'Opéra, un homme en uniforme et en arme de la farouche S.A (brigade de choc d'Hitler) lui interdit le passage. Le nouveau régime ne voulait plus d'elle car demi-juive et communiste. Il lui fallut donc prendre le chemin de l'exil. «Ne t'en fais pas lui dirent ses amis, l'art ne connaît pas de frontières, tu gagneras ton pain partout, surtout avec la danse.»

En fait les choses firent moins simples que prévu. Certes, à Paris qu'elle avait choisi comme terre d'exil, Julia avait participé aussitôt après son arrivée, au premier «Samedi de la danse» au théâtre du Vieux Colombier. Mais ce fut sans lendemain et elle resta sur le pavé. Elle crut s'être relancée au printemps de 1934 grâce à un impresario qui lui proposa un engagement pour l'Espagne. Mais à Barcelone on ne comprit ni son message ni la danse moderne qu'elle pratiquait et dont l'Allemagne avait été le berceau, et elle connut l'hostilité et les sifflets. En outre l'organisateur de la tournée oublia de la payer. Charles et Johny, deux autres artistes, furent d'ailleurs ses compagnons d'infortune. Autrement dit : Charles Trenet et Johny Hess qui débataient dans un numéro de duettistes.

Revenue à Paris dans un profond embarras, Julia se souvint d'une maîtresse de ballet russe qu'elle avait connue à Berlin et qui, lasse de la danse, avait fondé une maison de couture avec une amie. Cette danseuse la mit en relation avec l'écrivain Jean Prévost (il est mort en 1944 durant les combats du Vercors) intéressé par tout ce qui était danse et gymnastique moderne, et qui était alors journaliste sportif. Jean Prévost la recommanda au médecin Henry Le Savoureux qui tenait à Châtenay-Malabry, à la Vallée aux Loups, dans l'ancienne propriété de Chateaubriand, une sorte de maison de santé pour malades «demi-mentaux» ou pour intellectuels fatigués. Julia trouva auprès de lui et de sa femme Lydie aide et assistance, table et coucher en échange de leçons de gymnastique dont Lydie était la première bénéficiaire.

Mais Julia ne fut pas seulement hébergée dans la maison de Chateaubriand qu'entoure un si beau parc. Elle

y rencontra une petite société aisée et cultivée dont elle a gardé toute sa vie le plus marquant souvenir et à laquelle elle est restée fidèle.

Car chez les Savoureux ne manquaient pas les personnes illustres. Les écrivains : Jean Paulhan, qui fut secrétaire de la NRF, Paul Léautaud, Julien Benda. De ce dernier elle dit : «Me sachant sans argent, Julien Benda m'emmenait gentiment au théâtre et me paya largement pour taper à la machine le manuscrit de son livre «Délices d'Eleuthère». Il avait l'habitude de venir le matin en pyjama dans ma chambre pour m'apporter le résultat écrit de ses méditations nocturnes.

Parmi les personnes croisées à la Vallée aux Loups, il y eut aussi la mère de Lydie Le Savoureux, Mme Plekhanov, épouse du grand sociologue et révolutionnaire russe qui fit découvrir Marx et sa philosophie à ses compatriotes. Mais elle y croisa aussi Nicolas Boukharine venu d'URSS pour participer à un colloque culturel.

Cette situation heureuse qui lui était faite à la Vallée aux Loups, Julia l'a traduite un jour par ces mots : «C'était royal. J'avais tout à volonté en échange d'une heure de gymnastique par jour. Où peut-on trouver cela ?» Et elle ajoute dans quelques pages de ses souvenirs : »C'est là que j'appris le français et la politesse française, la grande, celle issue du cœur et de l'esprit».

Nonobstant elle manquait d'argent. En outre, elle ne voulait pas abuser de l'hospitalité des Le Savoureux. Enfin, elle n'avait pas renoncé à la danse. Elle chercha donc des activités lucratives, comme ces cours de gymnastique à l'hôpital américain de Neuilly obtenus par l'intermédiaire de la sœur de Mme Le Savoureux.

Mais son séjour à la Vallée aux Loups eut une autre conséquence. Elle eut pour effet de rendre Julia moins dépendante des milieux immigrés de France avec lesquels elle n'était pas toujours d'accord, et de conforter sa volonté de s'intégrer à la société française. «Ich wollte mich möglichst integrieren» disait-elle : «Je voulais m'intégrer le plus possible». Ce qui sera chose faite le 22 octobre 1938 à l'occasion de son mariage avec Daniel Tardy. Mais depuis 1936, Julia était devenue autonome. Elle avait trouvé un engagement légal - avec un permis de travail limité- dans une revue à Paris. Elle avait ainsi renoué avec ses activités de danseuse et avec son répertoire de danses humoristiques et politiques donnant, par exemple, plus de trois cents représentations de «Un coup de rouge». Elle connaissait le succès et les appréciations flatteuses dont le presse de l'époque porte témoignage.

Mais ses liens avec la Vallée aux Loups demeurèrent inchangés. Elle y revenait régulièrement, surtout le dimanche aux réceptions, même quand elle fut mariée et quoique son mari n'aimât pas «ces mannequins empaillés avec des conversations préfabriquées». Pour Julia, les gens de la Vallée aux Loups sont toujours restés, dans son souvenir, parmi les plus excellents qu'elle ait jamais rencontrés. Fidélité d'autant plus remarquable que Julia, à cette époque là, s'était faite des amis dans d'autres milieux d'artistes parisiens. Elle faisait partie d'un cercle autour de Jacques Prévert à l'occasion du «Bal nègre de la rue Blomet» et entretenait des relations avec une jeune troupe théâtrale, «le Grenier des Augustins», où elle se lia avec Jean-Louis Barrault,

Julia, toujours attentive et inquiète de l'avenir du monde, ressentait la solitude de toute fin de vie. Un jour, au cours de nos «causettes», elle m'a donné ce poème de Verlaine.

La vie est vaine
Un peu d'amour
Un peu de haine
Et puis Bonjour

La vie est brève
Un peu d'espoir
Un peu de rêve
Et puis Bonsoir

La vie est bête
Un peu d'ennui
Un peu de fête
Et puis Bonne nuit

C'est bien là toutes les contradictions de la vie...
Paix à toi, Julia.

Denise Mignon, septembre 2002

Marcel Duhamel, Mouloudji, Margaritis. Elle en aimait le désordre poétique, l'ardeur juvénile et créatrice. Et qui finalement la conduisirent au restaurant Cheramy de la rue Jacob à la rencontre de Robert Desnos et de sa femme Youki qui devinrent ses très fidèles amis.

L'intégration de Julia était ainsi et solidement faite. Si bien que lorsque la chaîne de télévision ARTE réalisa une émission consacrée aux réfugiés allemands elle ne l'invita pas, considérant que la jeune danseuse berlinoise devenue française si rapidement ne pouvait pas être vraiment considérée comme une réfugiée.

*Roland ITEY, exécuteur testamentaire de Julia
Tardy-Marcus - le 12 septembre 2002*

Deux poèmes dédiés à Julia

Ältern

Früher war mal Erde
fest. Ein Fest
Für die ständigen Völker
und Führer. Tanzfläche
jetzt im Flutlicht dampfend
Wüste. Füße
Abgebrannt im Sand
bis zu den Knöcheln. Was überhandnimmt
ist kein Sinn. Die Wärme
immer. Während Tod speckt ab. Gestorben
sein heißt auch
zur Minderheit der Hungernden
gehören. Die Verheerung ist das Leben.
Da kommt
keine Frage mehr. Und endlich
zeigt sich stumm
Unendliches. Wozu noch
Eigenschaften.

Cogito

Endlich bin
ich in einem Augenblick
nicht. Herrlich
schon gar nicht statt
denken. So ist
sagt Julia
das Leben. Nicht zu retten
das Vergessen.
Klinik statt Kritik. Das tote
Meer. Sagt sie ist das wärmste. Gemästet
mit süßlichem Salz. Zum Sterben
zu fad. Also bin ich's.

Felix Philipp Ingold

**Son appartement de Massy était décoré de tableaux peints
à son intention par des amis.**



*Dédicace au dos : « A Julia. En souvenir de Dany. Adrien ».
Autour de Dany Tardy, de nombreuses allusions à l'histoire du couple, et surtout de Julia.*



David et Saül



A Julia Tardy avec souvenirs et amitiés ! « Shalom ! »
Charles BOGGS - Paris 1985

Entre Châteaubriant et Desnos, voici comment j'ai appris le français.

Témoignage recueilli par Michel Arbatz

Julia Tardy-Marcus
26, Av. Gambetta
P A R I S XX^e

ENTRE CHATEAUBRIANT ET DESNOS, VOICI COMMENT J'AI APPRIS LE FRANÇAIS:

Le boeuf.....der Ochs
La vache.....die Kuh
Fermez la porte.....die Türe zu
L'encrier.....das Tintenfass
Qu'est-ce que c'est?...was ist denn das?

C'était à peu près de la sorte que la belle langue française était fixée dans mon esprit, lorsque je débarquais un matin de Décembre glacial à la gare de l'Est.

Si mon bagage linguistique était assez restreint, mon bagage véritable se composait d'une valise et de paquets, réunis dans la hâte d'un départ précipité de Berlin. Nous étions en 1933 et les lois d'exception de Hitler venaient d'entrer en vigueur.

Ne t'en fais pas, m'avaient dit mes collègues me voyant tombée en arrêt devant un farouche S.A. (brigade de choc de Hitler) le fusil à l'arme blanche planté devant lui et me défendant l'entrée des artistes à l'Opéra de Berlin. Ne t'en fais pas, disaient ils, l'air ne connaît pas de frontières, tu gagneras ton pain partout, surtout avec la danse.

N'empêche, que mes débuts dans la ville lumière furent assez difficiles. Je venais d'emporter le premier prix de danse humoristique au grand concours international de danse à Varsovie; mais, après m'être manifestée au premier "Samedi de la Danse", au Théâtre du vieux Colombier, je restais sur le pavé.

2)

Enfin au printemps 1934 un imprésario me procura un engagement pour l'Espagne. Dans le train me menant à Barcelone, je remarquai deux garçons aux allures assez excentriques et devinais vite, qu'il s'agissait de deux artistes en route vers la même aventure que moi. C'étaient les duettistes CHARLES et JONNY. (Charles Trenet et Jonny Hess). Nous devenions bons copains, c'étaient des très gentils camarades. Nous étions engagés pour un Music Hall. J'interprétais alors une parodie de danse intitulée: GANDHI ET LE LION BRITANNIQUE. Je mimais Gandhi sous un masque à son image, en face d'un lion en carton. Le soir de la première le public était très houleux, prenait mon lion pour une chèvre, imitait en chœur son bêlement et me bombardait de pelures d'oranges, mon masque de Gandhi se transformant ainsi en masque de protection. L'accueil fait à Charles et Jonny ne fut pas moins chaleureux, de sorte qu'exaspérés, à bout de nerfs ils durent quitter la scène. Mais avec ceci nous n'étions pas encore au bout de nos malheurs. Le spectacle terminé, les autres artistes faisaient encore pendant des heures la queue devant la loge directoriale pour se faire payer le soir même. Sage précaution, que nous croyons inutile de prendre. Quand nous arrivâmes le lendemain, plus de spectacle, plus de directeur, plus de caisse, pas de gages; il ne restait que la concierge nous déclarant, que le directeur n'étant pas là, il se trouvait sûrement en prison pour dettes comme d'habitude.....

Il me restait de quoi prendre un visa de transit et de rentrer à Paris. Dans mon embarras je me souvins d'une maîtresse de ballet russe, que j'avais connu à Berlin et qui, lasse de la danse, avait fondé une maison de couture avec une amie. Par elle j'entra en rapport avec l'écrivain JEAN PREVOST, qui s'intéressait

3)

alors à tout ce qui était danse et gymnastique moderne. Il me recommanda à des amis Docteurs, qui possédaient une Maison de Santé dans les environs de Paris, dans l'ancienne propriété de CHATEAUBRIAND: La Vallée aux Loups.--

C'est là que j'appris le français et la politesse française, la vraie, la grande, celle issue du coeur et de l'esprit. Pendant deux ans je vécus à leur crochet, car je n'avais plus de passeport, plus de nationalité, plus de permis de séjour. Je ne trouvais que des engagements sporadiques et pendant tout ce temps ils m'offrirent l'hospitalité la plus généreuse. ~~pitaité la plus généreuse~~ Jamais on ne me fit sentir que j'étais de trop, que je ne mangeais au fond presque un pain de grâce, car mes obligations consistaient à donner une leçon de gymnastique par jour à la Doctoresse et à tenir de temps à autre compagnie à des convalescents.

Le Docteur était un homme très gai, qui consacrait ses loisirs à des tours de prestidigitation, dont il amusait ses malades; il écoutait avec beaucoup de patience le récit de mes déboires, de mes soucis. Il est vrai, qu'il en avait un peu l'habitude, car l'écrivain JULIEN BENDA passait souvent le weekend chez lui et lui exposait ses pensées. Me sachant souvent sans argent Julien Benda m'amenaient gentiment au théâtre et me payait largement pour taper à la machine le manuscrit de son livre: DELICES d'ELEUTHERE. Il avait ~~l'habitude de venir le matin en pyjama dans ma chambre~~ l'habitude de venir le matin en pyjama dans ma chambre pour m'apporter le résultat écrit de ses méditations nocturnes.

Dans le salon se trouvait la photographie de la mère de la maîtresse de maison. De cette photo l'écrivain EMILE LUDWIG avait dit à juste titre, qu'elle valait à elle seule le déplacement à la Vallée aux Loups. C'était un portrait de Madame PLEKHANOFF, épouse du grand

4)

sociologue russe du même nom. Un profil plein de fermeté, d'intelligence et de douceur, incarnant par excellence l'avant-garde russe de l'époque. En temps ordinaire Directrice du Musée Plekhanov à Leningrad, elle passait justement ses vacances à la Vallée aux Loups où je fis la connaissance de cette femme pleine de bonté et d'une culture profonde. Je me souviens d'un dîner à l'époque du début de la guerre entre la Russie et l'Allemagne, auquel assistaient Madame Plékhanof et Emile Ludwig. Ce dernier était très emporté contre le peuple allemand et se lança dans une violente diatribe, déclarant, que ce peuple marcherait toujours à la botte prussienne et ne se délivrerait jamais de Hitler. Madame Plékhanof prit alors la défense du peuple allemand. Elle disait que c'était le chagrin de sa vie, d'emporter vraisemblablement dans sa tombe comme dernière vision les champs de bataille couverts du sang de la plus belle jeunesse allemande et russe sacrifiée. Mais qu'au-delà de cette horreur elle garderait l'espoir dans le peuple allemand. Un peuple qui avait engendré Goethe et Marx ne pouvait être perdu pour l'humanité. Paroles d'une vieille femme, qui avait presque vu défiler un siècle, qui avait connu personnellement Lénine, Marx et Engels et que je n'oublierais jamais.

Un autre personnalité qui venait souvent à la Vallée aux Loups était l'abbé MUGNIER et il n'y avait rien de plus réjouissant que de voir déambuler dans le parc les silhouettes de l'abbé MUGNIER et de JULIEN BENDA. L'abbé avec son grand chapeau plat, Julien Benda avec sa canne, les deux discutant avec ardeur philosophie. L'abbé MUGNIER était un grand admirateur de Goethe, à tel point, qu'il avait refait dans sa jeunesse comme un pèlerinage tous les voyages de Goethe en Alsace.

5)

Une fois une malade s'approcha de l'abbé MUGNIER et lui demanda pleine d'inquiétude, s'il croyait vraiment à l'existence de l'enfer. L'abbé voyant son appréhension lui répondit plein de sollicitude: Madame, il existe, mais je vais vous trahir un secret: il n'y a personne dedans.....

Un jour le jeune poète Pascal Thémaly, qui se trouvait alors à la Vallée aux Loups, me parla de Sylvain Itkine et d'un groupe de jeunes, qui venait de fonder une troupe théâtrale: LE GRENIER DES AUGUSTINS. Il me donna l'adresse et je monta une après-midi un bel escalier menant à ce fameux grenier. Itkine n'étant pas là, un être jeune aux yeux brulants m'ouvrait la porte, c'était Jean Louis Barrault. Il se trouvait, que la jeune troupe allait justement fêter le réveillon (1936) et il m'invita à le passer avec eux. Tout le monde donnait sa cotisation pour les victuailles, dix francs par personne, et autour d'une longue table se trouvaient YVES DENIAUD, JACQUES PREVET, MARCEL DUHAMEL, MOULOUDJI, MARGUERITE, ITKINE et leurs joyeuses compagnes. Par la suite j'allais régulièrement au Grenier et je partageais les repas que la troupe prenait chez Chéramy dans la rue Jacob. Nous étions loin de Chateaubriand et tout ce monde s'exprima dans la plus belle langue argotique. Si déjà le français m'était difficile, l'argot l'était encore plus et je rentrais souvent pleine d'embarras à la Vallée aux Loups, où un jour je demandais innocemment à la Maîtresse des Céans, ce que voulait dire le mot "respectueuse". Suivant le conseil d'une malade je m'étais appliquée à apprendre par coeur les fables de Lafontaine et je les récitai un jour pleine de fierté à la bande de chez Chéramy. On se moquait gaiement de moi, me disant qu'il fallait plutôt apprendre Baudelaire ou Verlaine. Il était convenu entre Jean Louis Barrault et moi, que nous allions procéder à un échange:

6)

conception de danse allemande - contre sa conception du mime. C'était l'époque où Jean Louis Barrault venait de créer son fameux numéro de mime, intitulé: PRIMITIF - Avec un masque neutre et grillagé (pris du devant de son garde-manger) et uniquement vêtu d'un slip, il mimait un être montant sur un arbre, trouvant des fruits, rencontrant un cheval et le domptant. C'était splendide et inoubliable. De mon côté je lui expliquai le fameux Ikosseder de Laban, instrument démontrant les possibilités géométriques de la danse dans l'espace et Jean-Louis trouva même un nouvel angle homothétique. - On venait de lui faire cadeau d'un oiseau, qu'il baptisa TINTIN. De peur qu'il ne s'envole, il ne voulut plus ouvrir les fenêtres et comme je protestais, il m'avait surnommé "l'Hygiéniste" et quand j'arrivai, il criait: TINTIN, sauves-toi, l'Hygiéniste arrive

Toute la bande s'occupa alors également d'un jeune garçon chétif, découvert par Itkine à Belleville, du nom de Mouloudji. Un jour Jean-Louis l'amena voir "L'école des femmes" au théâtre de l'Athénée dans la mise en scène de Louis Jouvet. Il rapporta que Mouloudji, voyant ce spectacle, avait dit: C'est encore mieux que le Chatelet..... et Jean-Louis était enchanté de cette remarque.

Souvent on se réunissait à la tombée du jour autour d'un nouveau disque, ou à la lueur des bougies, pour la lecture d'une nouvelle pièce de théâtre. Dans le Grenier régnait un désordre poétique, qui atteignait son point culminant le jour, où une âme charitable apporta des chats, abandonnés pendant les vacances par leur propriétaires et que Jean-Louis par bonté de cœur n'osait mettre à la porte. Les chats devaient trouver la vie dans ce grenier merveilleuse. Ils grimperent partout, déchiraient tout, salissaient tout et il fallut l'absence de Jean-Louis et toutes les ruses de son frère pour les éloigner.

7)

Pendant un repas chez Ch éramy je me trouva un jour en face d'une jeune femme, qui par son franc parler battait tous les autres. Je la regarda avec un telle fascination, qu'elle finit par le remarquer et me dire: pourquoi me regardez-vous comme ça? Comme si j'atais une morte, je ne suis pas morte, je suis vivante, je suis YOUKI. La glace était rompue et un voisin, Leduc, complétait les présentations en disant: le jour où Youki te traiteras de tous les noms, tu pourras définitivement te flatter d'avoir gagné son amitié....

C'est ainsi que j'entra non seulement en amitié avec Youki, mais avec ROBERT DESNOS. Ils réunissaient tous les samedis soir leurs amis chez eux. Un grand charme émanait de cette maison, où régnaient tables, livres, musique et chats. Derrière ses grosses lunettes le regard de Robert avait quelque chose de voilé, comme un hibou avec sa vue nocturne et secrète. Pourtant il était très gai et partait souvent dans un grand éclat de rire de gavroche. Il aime la vie et tout l'intéressa. Comme beaucoup de poètes, Robert était très gourmand et ses discussions culinaires avec Youki m'amusait beaucoup. Entre autres il raffolait d'une préparation de café crème d'après une recette familiale. Pleine de dévouement Youki se procura la fameuse recette. Entre le lait, la chicorée, le café, la crème, il y avait une vingtaines de manipulations, qui aboutissaient aux dires de Youki à un elixir ~~ak~~ appétissant et merveilleux. Si Youki se régala, Robert de son côté déclara, que malgré tout, ce café n'était pas aussi bon, que celui préparé par sa mère. Grave déception pour Youki, qui pourtant, depuis le jour où Robert lui avait apporté en cadeau d'épais livres de cuisine, était devenue un véritable cordon bleu.

8)

Je le vois encore, toujours un chat sur les genoux après les repas ou corrigeant plein de gentillesse les devoirs du fils de la concierge. Cher Robert Desnos, comme tout tes amis voudraient encore pouvoir passer un samedi soir avec toi, entendre ton franc rire, écouter tes poésies, tes propos, tes blagues. Toi qui aima tant la vie et qui ne nous est pas revenu. Mais tu survivs, éternellement toi-même; et lorsqu'un enfant découvre tes chante-fables entre deux manuels scolaires, et les apprend par coeur, c'est ton ~~ka~~ nom qu'il transmet, ton souvenir qu'il perpétue en les récitant.

Les années ont passées. J'ai quitté la Vallée aux Loups et le beau mouvement ondulant du parc de Chateaubriand et de ses arbres. La bande du Grenier des Augustins et de Chéramy est devenue célèbre. Mais qui se souvient encore de leur début et de toutes ces rencontres? Et c'est auprès de mon mari, que j'ai, en fin de compte, parfait ma connaissance du français.

Julia Tardy-Marcus

Fête de l'Epine Montain - juin 2000



Massy : la stèle Robert Desnos

Ce monument se trouve en bas de la rue de l'Épine Montain, près de la place Pierre Sépard, à Massy. Long d'environ 1,50 m pour une hauteur de près d'un mètre, il est composé de cinq feuilles de granit bleuté et comporte, gravé en bleu, un poème de Robert Desnos.

UNE FOURMI DE DIX-HUIT MÈTRES
AVEC UN CHAPEAU SUR LA TÊTE,
ÇA N'EXISTE PAS, ÇA N'EXISTE PAS.
UNE FOURMI TRAÎNANT UN CHAR
PLEIN DE PINGOUINS ET DE CANARDS,
ÇA N'EXISTE PAS, ÇA N'EXISTE PAS.
UNE FOURMI PARLANT FRANÇAIS,
PARLANT LATIN ET JAVANAIS,
ÇA N'EXISTE PAS, ÇA N'EXISTE PAS.
EH ! POURQUOI PAS ?

ROBERT DESNOS - 1900-1945
POÈTE FRANÇAIS
MORT EN DÉPORTATION



Beaucoup de noms de lieux (rues, gymnases, écoles) commémorent le poète résistant mort en déportation. Mais très peu de monuments lui sont consacrés. Alors, pourquoi un hommage à Desnos à cet endroit, alors que ni sa vie, ni son œuvre n'ont de rapport particulier avec Massy ?

En fait, ce monument est lié à la vie d'une habitante de la résidence de l'Épine Montain, Julia Tardy-Marcus. Artiste engagée, elle a mis au point la "danse grotesque" qui caricature les grands de ce monde, et tout d'abord Hitler. De surcroît, elle est "demi-juive". En 1933, elle est condamnée à l'exil par le régime nazi. Réfugiée en France, elle devient l'amie, entre autres, du couple Desnos. Quand Robert est arrêté par les Allemands, elle est l'interprète de sa femme dans les démarches administratives. Voilà donc qui explique, outre son goût pour la poésie, son attachement personnel à Desnos.

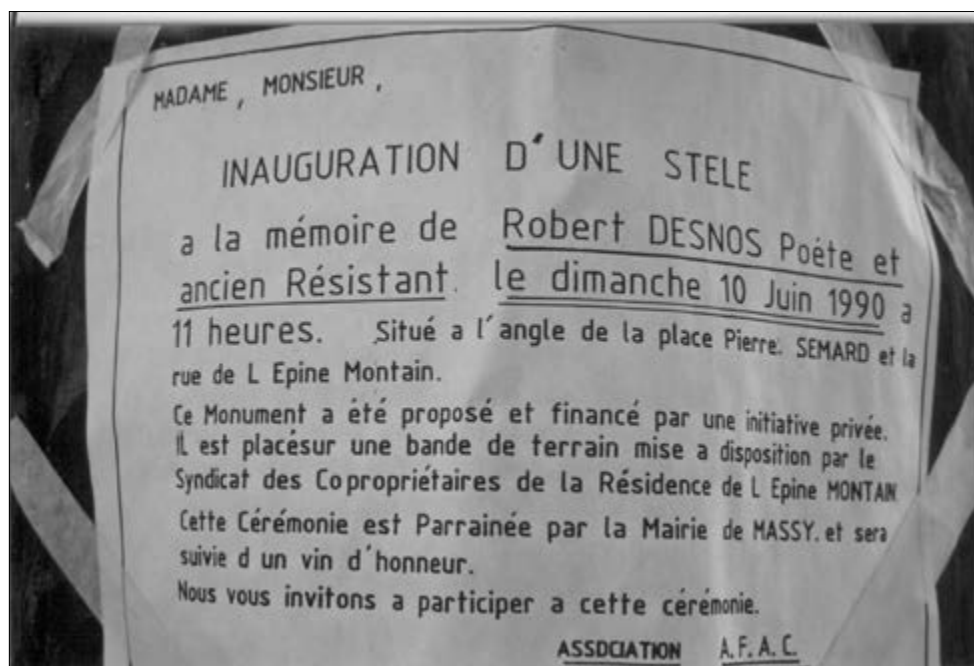
Mais pourquoi ce monument seulement en 1990 ? tout simplement parce qu'il a fallu une rentrée importante d'argent pour que cela soit possible. Cet argent, il provient de l'indemnisation, décidée par le gouvernement allemand dans les années 1980, des préjudices causés par le régime nazi. Julia était à l'époque retraitée et veuve sans famille à charge. Elle a utilisé une partie de ce capital pour réaliser cet hommage à Desnos. Elle en a confié la réalisation à une femme sculpteur de ses relations, Mechtild Kalisky. Elle a inauguré la stèle le 10 juin 1990 en présence du maire de Massy et de l'Association des Amis de Robert Desnos. Elle a aussi été à l'initiative de deux fondations : l'une qui aide de jeunes danseurs, l'autre qui récompense chaque année le meilleur traducteur de poésie.

AUTORISATION DE POSE D'UNE PLAQUE A LA MEMOIRE DU POETE ROBERT DESNOS SUR LA BANDE DE TERRAIN GAZONNEE EN BOUT DE LA RUE DE L'EPINE MONTAIN (DEMANDE DE MME TARDY-MARCUS).

Madame TARDY-MARCUS, amie du poète Robert DESNOS mort en déportation en 1945, a demandé l'autorisation de faire édifier à ses frais un mémorial en l'honneur du poète sur une petite parcelle de terrain engazonnée située à l'extrémité de la rue de l'Epine Montain.

Monsieur ITHEY, au nom de Mme TARDY-MARCUS, donne des précisions sur le projet envisagé.

Sous réserve que le projet de "mémorial" soit préalablement soumis au conseil syndical, l'assemblée donne à la majorité son agrément à la demande (abstentions : M. EVENO et M. LANZAROTTI, soit 1 396 voix).



ACCEPTATION DU LEGS DE LA STELE ROBERT DESNOS.

APRES EN AVOIR DELIBERE,

PREND ACTE de l'expédition du testament reçu par Maître Boutard, le 8 avril 2003, par lequel Madame Julia Tardy-Marcus en son vivant, retraitée, demeurant 2 square de l'Alliance à Masy (91300) a légué à la commune de Massy une stèle en l'honneur de Robert Desnos, poète disparu.

ACCEPTTE le legs fait à la commune de Massy par Madame Julia Tardy-Marcus de la stèle en l'honneur de Robert Desnos, aux charges, clauses et conditions énoncées dans le testament en date du 21 juin 1994.

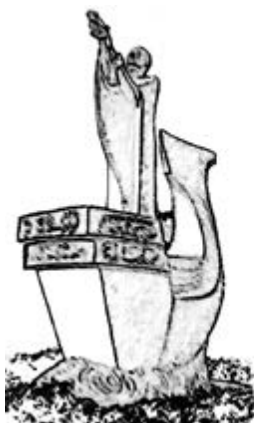
AUTORISE Monsieur le Maire à signer tout acte relatif à l'exécution de la présente délibération.

ADOpte A L'UNANIMITE

**Compte-rendu du Conseil Municipal
Séance du 30 septembre 2004**



**En juillet 2021, la stèle Desnos est installée
sur le parvis de la halle des Graviers rénovée.**



A.F.A.C.

Epine Montain

a-f-a-c@laposte.net

*Massy, le 10 septembre 2021
Francine Noel*